

Engagement

Un art qui amplifie
la vie

Depuis la sortie du covid, l'art écologique explose. Jouant sur la corde sensible, de la poésie et du réveil des imaginaires, il trace son chemin, à l'écart du monde tout-puissant de l'économie, dévorateur de ressources, dont il tente d'infléchir la course folle

Eric Tariant

Elle a la tête dans les étoiles, un pied dans le monde de l'art et un autre dans la terre. Après les Beaux-arts de Bordeaux, Suzanne Husky a complété sa formation par des études en paysagisme horticole, puis en permaculture et en agroécologie. Ses œuvres – des aquarelles, tapisseries, céramiques, documentaires et podcasts pleins de vie – tournent toutes autour des relations entre l'homme et le vivant. Signe d'un intérêt croissant pour ce que l'on nomme l'art écologique, Suzanne Husky, omniprésente dans les musées et les centres d'art cette année, a reçu, fin mars à Paris, le Prix Drawing Now. Son dada? La réintroduction des castors, ces rongeurs qui, grâce à leurs barrages, retiennent des millions de tonnes d'eau dans les nappes phréatiques. «C'est une espèce clé de voûte sans laquelle on ne peut penser la santé de nos écosystèmes», ne cesse de marteler à ses interlocuteurs cette artiste opiniâtre à l'air lunaire.

Bifurcations

À l'image de cette Franco-Américaine, les artistes sont de plus en plus nombreux à bifurquer, à quitter le bitume pour travailler dans ou avec «la nature». De plus en plus nombreux à renouer des liens avec le vivant. La vitalité de l'art écologique irrigue les étagères des librairies, anime les salles de conférences et conquiert les musées et autres lieux d'expositions.

En témoigne la programmation du printemps 2023. En Suisse, les relations entre les humains et la nature sont au cœur de deux expositions. *Etre(s) ensemble*, au MEG à Genève, à laquelle participe notamment l'artiste néerlandais Thijs Biersteker, qui combine art et science pour sensibiliser les publics et inspirer des actions à même de protéger la planète. La Triennale Bex & Arts 2023 *Vivement demain!* réunit, pour sa part, architectes, musiciens, performeuses, comédiennes, céramistes et vidéastes. Leur objectif? «Nous confronter par la création à un avenir qui nous fait peur, nous polarise, nous fait idéaliser des passés dorés et contribue à répandre un pessimisme paralysant. En France, *La Nature en héritage*, thème de la XXe édition du Festival Photo de la Gacilly, le plus grand festival photographique en plein air de l'Hexagone, égaillera à partir du 1er juin, les rues et les places de cette petite cité morbihannaise. «*Nuits des forêts*, dans 170 forêts du pays, nous plongera, dès le 9 juin, dans un large panel de pratiques, participatives, créatives et pédagogiques, qui évoquent les enjeux de la forêt, sa gestion et son devenir.

Bref, tous les voyants sont au vert pour cet art écologique, qui explose comme les feuilles des cerisiers pendant la fête multiséculaire d'Hanami au Japon. «C'est une petite révolution. Tout s'est accéléré depuis la sortie du covid. L'art écologique est devenu omniprésente»,

pointe, tout sourire, Lauranne Germond, la cofondatrice et directrice de COAL Art et écologie, créée en 2008, pour encourager les pratiques artistiques autour de ces questions. «C'est un véritable phénomène. Tout va très vite depuis deux ans, alors qu'il ne s'était pas passé grand-chose depuis 2004, date de mon entrée en fonction dans le petit monde de l'art écologique, confirme Alice Audouin, présidente fondatrice d'Art of Change, une association qui relie l'art contemporain et les grands enjeux environnementaux.

Comment expliquer cette accélération? «Il a fallu que la maison brûle, que les catastrophes environnementales se multiplient, pour que les institutions muséales, les collectivités publiques et les financeurs fassent, enfin, de la question écologique une priorité et s'engagent à agir sur ce terrain», brocarde Bénédicte Ramade, enseignante à l'Université de Montréal et à l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Avant d'ajouter: «L'urgence est telle, aujourd'hui, que l'on n'a plus le choix que d'écouter ces voix issues du monde de l'art.»

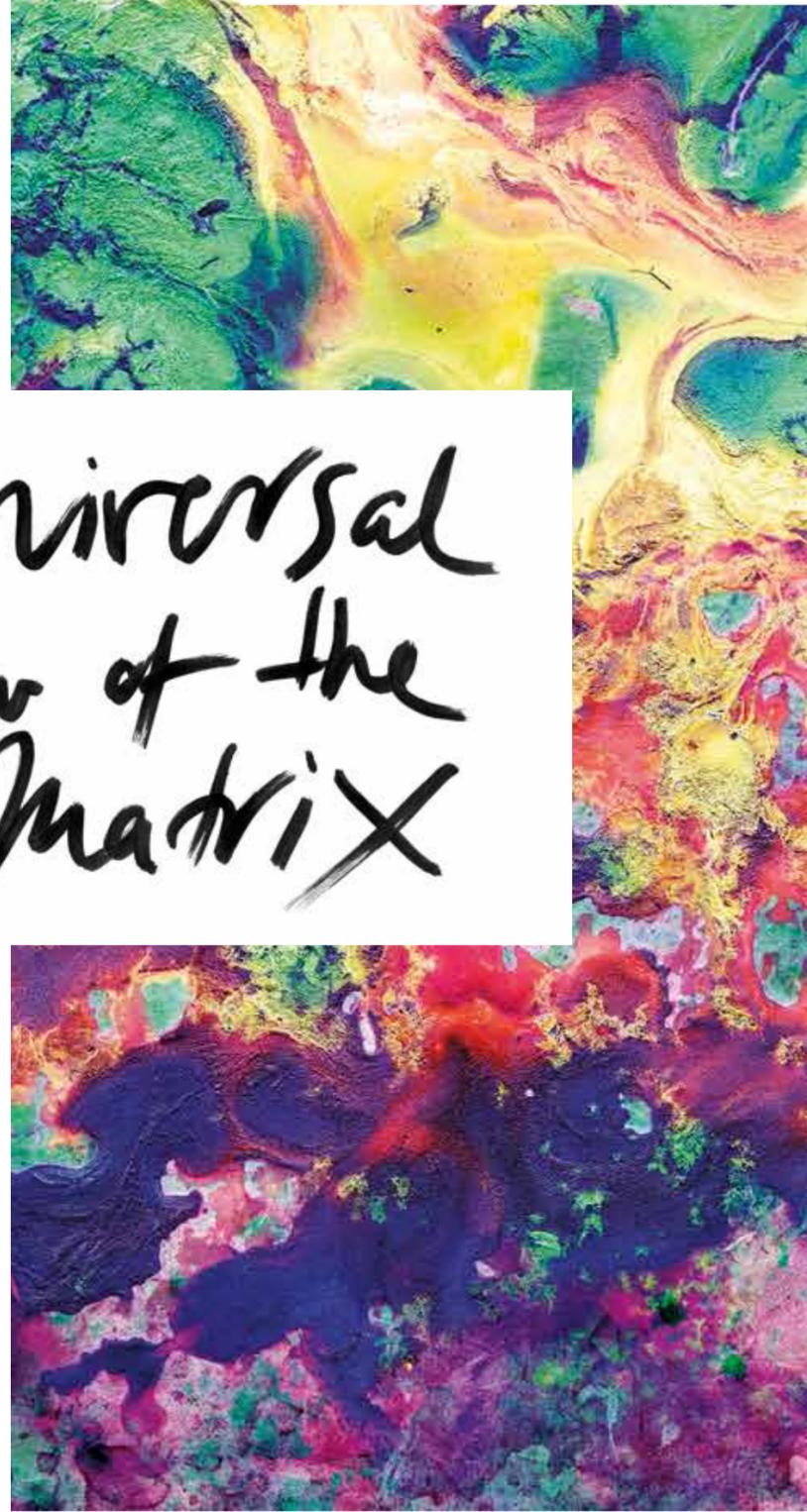
Écouter ces artistes qui viennent à la rescousse des scientifiques qui peinent à mobiliser la société. Ces créateurs qui ont le mérite d'agir à un autre niveau que les sciences, en faisant appel davantage à notre intuition, à notre sensibilité et à notre inconscient qu'à notre rationalité. Nous avons besoin des artistes, martèlent les initiateurs du Dark Mountain Project, un collectif, composé d'artistes, d'écrivains et de penseurs, qui œuvre à inventer un nouvel imaginaire.

Œuvres sonores

Besoin de ces artistes qui cherchent à rendre visibles les phénomènes qui échappent encore à nos consciences flottantes et à notre attention trop sollicitée. Comme le font Pali Meursault et Thomas Tilly en plongeant leurs micros au fond des crevasses des torrents glaciaires. Avant d'en ressortir avec des œuvres sonores comme le projet «Radio Glaces» qui capte les manifestations sonores des glaciers des massifs montagneux d'Isère, leurs mouvements et leur fonte, et alerte ainsi sur le réchauffement climatique. Leurs bandes sonores sont accompagnées de témoignages de scientifiques, glaciologues, géomorphologues, guides de montagne et autres gardiens de refuges. Et aussi de la population locale, qui, ayant compris que le phénomène était inéluctable, et que les glaces allaient continuer de diminuer, cherche à s'adapter à cette nouvelle donne.

Nicolas Floc'h s'intéresse, lui, aux fonds marins, qu'il explore depuis quarante ans, et documente depuis 2010, à l'aide de ses photographies, films et installations. A ces écosystèmes sensibles qui représentent 97% de l'eau de la planète et constituent le plus vaste espace disponible pour le monde vivant. A ces fonds marins, absents des représentations et des écrans de contrôle, qui «connaissent des transformations de plus en plus rapides et radicales depuis quinze ans», souligne-t-il.

Besoin de ces plasticiens qui investissent le champ des actions politiques et symboliques, pour déprogrammer les imaginaires enkystés et brouiller les cadres trop rigides. Comme le fait Thierry Boutonnier, lauréat du Prix Coal art & environnement 2010, qui mène des projets associant plastique arboricole, poésie et participation citoyenne. Ce, en plantant des mini-forêts en bordure du périphérique parisien et dans des «dents creuses» de la capitale, ou en créant des œuvres, sur un chemin de randonnée des monts du Lyonnais, où il s'attache à transformer une arboriculture intensive de cerises en un milieu agroforestier. «Les arbres nous aident à faire un pas de côté. A changer notre perception du temps, à sortir des injonctions d'efficacité, d'op-



Maya Rochat, «Language of Color (Les frontières sont des dessins 2D)», 2022. (Maya Rochat/Courtesy of the artist)



Dans l'atelier de Maya Rochat à Lausanne, le 26 avril 2023. (Eddy Mottaz/Le Temps)

Suisse

46,3 millions de tonnes
de CO₂

Telles ont été les émissions de la Suisse en 2019, selon l'Office fédéral de l'environnement.

Art

70 millions de tonnes
de CO₂

Ce sont les émissions supposées du monde de l'art à l'échelle planétaire par année, selon un rapport passionnant publié en 2021 par Julie's Bicycle, «The Art of Zero»; 74% de ces émissions sont engendrées par les déplacements des visiteurs, le reste recoupe le transport des œuvres, les musées et foires d'art, les galeries, les maisons de vente, les voyages d'affaires, etc.

Streaming

300 millions de tonnes
de CO₂

Telle est l'ampleur probable des émissions dues à la consommation de vidéos en streaming à l'échelle planétaire en 2018, selon The Shift Project. Cela représente au moins 1% des émissions mondiales.

timisation et des rapports de violence», pointe le quadragénaire, originaire du Tarn, à l'accent chantant et à la parole foisonnante, nourrie des ouvrages fondateurs de la pensée écologique.

Tiers-lieux et Eco lieux

Mais c'est sans doute dans le champ des pratiques artistiques de transformation et de résilience que les propositions artistiques sont aujourd'hui les plus nombreuses et fécondes. Elles fleurissent dans des Tiers-lieux et Eco lieux, sous la forme de micro-utopies locales. Comme la ferme urbaine d'Olivier Darné, laboratoire de création à ciel ouvert, sis à 500 mètres de la station de métro Saint-Denis-Université. Sur un terrain d'un hectare, baptisé Zone sensible, où il a planté 200 arbres et introduit 230 espèces cultivées, il a créé «un lieu de reconversion professionnelle et d'apprentissage pour les petits et grands qui n'ont pas l'habitude de mettre les mains dans la terre et découvrent la nécessité primitive de se relier au vivant.» S'y mêlent expositions, concerts, débats, cinéma et théâtre, résidences de chefs, d'artistes et de chercheurs, visites guidées et ateliers pratiques.

Que vais-je apporter au monde en tant qu'artiste, s'interroge Jérémy Gobé à la sortie des Beaux-arts de Nancy, convaincu que les plasticiens doivent faire leur part. Il a trouvé sa voie, il y a 10 ans: protéger les barrières de corail à travers le monde, en mêlant art, science et technologie. Pour ce faire, il a créé un projet entrepreneurial afin de développer des recherches – artistiques, scientifiques et industrielles – tout en menant des actions de sensibilisation auprès des scolaires et du grand public.

Face aux crises écologique et climatique, l'art peut-il être un catalyseur du changement, une force de mobilisation de la société? «Une œuvre seule ne peut pas grand-chose», glisse Bénédicte Ramade. La force des créations artistiques tient avant tout, souligne-t-elle, à leur capacité à provoquer des débats et à les porter sur la place publique, à jouer le rôle de sentinelles et d'éveilleurs. C'est ce que fait Suzanne Husky, ébranlée par les feux de la forêt landaise durant l'été 2022, avec ses œuvres mettant en scène des castors, ces rongeurs qui, insiste-t-elle, maintiennent les incendies à distance et «amplifient la vie». Ils sont une solution face au réchauffement climatique, souligne le dernier rapport du GIEC. A condition, pointe l'artiste d'origine bordelaise, «de s'allier avec eux et de les laisser œuvrer». ■

Verbatims

«Une sorte d'œuvre d'art totale»

Simon Baker a rencontré Maya Rochat et découvert ses livres à la Tate Gallery. Il l'a invitée à produire une grande installation dans l'exposition «The Shape of Light» à la Tate en 2018. Devenu directeur de la Maison européenne de la photographie à Paris, il lui offre sa première monographie institutionnelle en France

«La première fois que j'ai rencontré Maya Rochat, c'était à la Tate Modern. J'avais invité Offprint, qui soutient les éditeurs d'art et de design, à tenir sa foire dans le Turbine Hall de la Tate à Londres. Nous avons consacré une dizaine de tables aux artistes, en plus des maisons d'édition. Maya était l'une de ces artistes. Elle est arrivée avec des livres étonnants, dont un fait à la main, je crois que c'était *Vote for Me*. Je les ai achetés, mon boss aussi. Nous avons discuté avec elle. Elle était très intéressante. Ensuite, j'ai suivi un peu sa carrière, ses expositions. J'avais vu ses livres et beaucoup aimé son esthétique: la façon dont elle traitait ses photos avec de la peinture, dont elle utilisait et retravaillait ses photos. Petit à petit, j'ai vu qu'elle avait, en plus, une vraie ambition pour des œuvres à grande échelle, pour de grandes installations, de grandes bâches, un côté un peu immersif. Finalement, quand

nous avons monté cette exposition sur la photographie abstraite à la Tate en 2018, nous l'avons invitée à faire une installation immense. C'était incroyable.

»Lorsque je suis arrivé à la MEP, j'avais en tête de faire quelque chose avec elle. Non pas un bilan de carrière, mais plutôt une vue d'ensemble de son travail. Elle a une grande diversité de pratiques depuis ses premières œuvres jusqu'à aujourd'hui, elle a beaucoup évolué dans le temps. C'est rare d'être vraiment pile au milieu de la peinture et de la photographie. On ne peut pas dire qu'elle est peintre, on ne peut pas dire qu'elle est photographe, elle est artiste. Mais elle est aussi très, très forte en installation et en performance, en vidéo. Son travail est une sorte de *Gesamtkunstwerk* (une œuvre d'art totale). Ce qu'elle fait n'est pas facile à décrire. C'est à la fois un art abstrait et très coloré, mais il y a toujours une base dans le monde des images en lien avec la nature. Il est beaucoup question d'écologie. Elle est très inspirée par la nature, les lacs, les montagnes, les arbres et le paysage suisse. Je pense qu'elle parvient à créer un lien entre les objets naturels et l'environnement autour de nous. C'est un processus très construit avec des couches d'images différentes, superposées: cela donne une vraie profondeur à son travail. ■ **Eléonore Sulser**

«Une fidélité à certaines images»

Victoria Aresheva est la curatrice de l'exposition «Poetry of the Earth» à la Maison européenne de la photographie à Paris, qu'elle a rejointe il y a un an

«Avec Maya Rochat, nous nous sommes rencontrées fin septembre, début octobre. Je suis allée à Lausanne, dans son atelier. Nous avons passé trois jours ensemble. On s'est bien entendues: au bout de trois jours, nous avions déjà l'idée de la structure de l'exposition, que nous avons gardée.

»L'exposition sera composée de cinq sections, trois pour ses travaux précédents, dont des travaux assez punks et personnels qui montrent une période plus radicale où elle déchire les images, les reconstruit, les peint à la bombe. Maya a une espèce de fidélité à certaines images, certaines formes, qu'on retrouve d'une série à l'autre. L'idée de l'exposition,

c'est de tisser des liens entre toutes ses séries, de montrer la mutation progressive de son travail.

»Les deux dernières sections sont consacrées à sa série actuelle, *Poetry of the Earth*, qui donne son nom à l'exposition. On y verra la série «Fleurs protégées de la Suisse» avec des motifs très végétaux et floraux, mais aussi des motifs plus abstraits, plus picturaux mais qui renvoient néanmoins toujours à la nature, souvent à ce qu'on ne peut pas voir à l'œil nu, mais qu'on voit au microscope ou au télescope. Maya est très intéressée par l'image scientifique.

»C'est une artiste très singulière. C'est atypique, cette profusion des formes et des couleurs et cette générosité, ces formats divers. Son chemin montre qu'elle est assez sûre d'elle parce qu'il n'est pas facile de faire des choses différentes des autres. Maya a une force et une foi dans son travail qui sont extraordinaires et rares. ■ **E. Sr**

«Contre l'indifférence du monde»

Dorothea Strauss a dirigé le musée zurichois Haus Konstruktiv avant de rejoindre La Mobilière, où elle a mis en place un département d'engagement sociétal jusqu'en 2022 et présidé, entre autres, le Prix Mobilière, un prix pour la jeune création, attribué à Maya Rochat en 2019

Pour aller plus loin:

«Novacène. Art & climate crisis». Sous la direction d'Alice Adouin. Editions Lord Byron, 2023.

«Vers un art anthropocène. L'art écologique américain pour prototype». De Bénédicte Ramade. Les presses du Réel, 2022.

«Art et Ecologie». De Lauranne Germond et Loïc Fel avec Joan Pronnier. Editions Palette, 2021.

«Un Art écologique - Création Plastique et Anthropocène» de Paul Ardenne. La Muette. Le bord de l'eau, 2018.

«Maya Rochat et moi avons commencé notre voyage artistique et curatorial commun à l'automne 2018, puis tout s'est emballé. Elle a été nommée dans le cadre du Prix Mobilière, dont j'étais la présidente, et a remporté ce prix pour la jeune création en janvier 2019. Nous l'avons ensuite montrée à Artgenève. Puis, je l'ai invitée à une exposition individuelle de grande envergure au siège de La Mobilière à Berne. De manière spectaculaire, elle a transformé les lieux en une véritable explosion de couleurs. A l'été 2019, je l'ai invitée au Festival de Locarno dans le cadre du projet *Locarno Garden la Mobilière*. Nous y avons réalisé un projet commun avec le photographe vedette Peter Lindbergh, auquel participaient entre autres Shirana Shahbazi, Sandra Knecht et Kerim Seiler. Une grande publication a vu le jour fin 2019.

»Le travail de Maya Rochat est passionné et radicalement associa-

tif. En même temps, elle aborde les espaces de manière très précise et observatrice. Les transitions l'intéressent, tant dans sa méthode de travail liée à l'espace que dans son contenu – nous voyons toujours des mondes d'images qui se relient entre eux, se superposent, se potentialisent mutuellement. Maya Rochat est très préoccupée par l'empoisonnement massif de notre environnement, par lequel nous détruisons en permanence les formes de vie. Par son travail, elle veut toucher les sens, elle veut attirer l'attention. Toutefois, ce n'est pas avec un index levé, mais de manière ludique et amusante que ses œuvres créent des *wake up calls* et demandent aux visiteurs: comment veux-tu vivre à l'avenir?

»Maya Rochat conçoit son travail comme une invitation à voir le monde autrement, à le ressentir différemment et à se mobiliser pour cela. Elle occupe une place très crédible sur la scène artistique suisse et elle possède un langage puissant et audacieux qui la rend unique.

Je continuerai à planifier de nouveaux projets avec Maya. Je trouve fantastique la manière dont elle s'oppose de façon intelligente et véhément à l'indifférence du monde. ■ **E. Sr**